

JEAN GENET

ŒUVRES
COMPLÈTES

★★★

POMPES FUNÈBRES
LE PÊCHEUR DU SUQUET
QUERELLE DE BREST

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

MIRACLE DE LA ROSE (« Folio », n° 887) ; « L'Arbalète I », édition originale en 1946. Nouvelle édition en 1966.

LES BONNES. *Comment jouer « Les Bonnes »* (« Folio », n° 1060 et « Folio théâtre », n° 55. *Version définitive de 1968 suivi de la première version éditée en 1947. Édition présentée, établie et annotée par Michel Corvin*) ; « L'Arbalète I », édition originale en 1947. Nouvelle édition précédée de *Comment jouer « Les Bonnes »* en 1963.

NOTRE-DAME-DES-FLEURS (« Folio », n° 860) ; « L'Arbalète I », édition originale en 1948, nouvelle édition en 1956.

POÈMES : Le Condamné à mort – Marche Funèbre – La Galère – La Parade – Un Chant d'amour – Le Pêcheur du Suquet ; « L'Arbalète I », édition originale avec 12 photographies de l'auteur, nouvelle édition courante en 1962.

HAUTE SURVEILLANCE. Édition définitive en 1965 (« Folio », n° 1967, nouvelle version en 1988).

JOURNAL DU VOLEUR (« Folio », n° 493).

JOURNAL DU VOLEUR – QUERELLE DE BREST – POMPES FUNÈBRES. *Préface de Philippe Sollers* (« Biblos »).

LE BALCON (« Folio », n° 1149) ; « L'Arbalète I », édition originale en 1956, nouvelle édition augmentée d'un avertissement en 1960.

LES NÈGRES. *Clownerie précédé de POUR JOUER LES « NÈGRES »* (« Folio », n° 1180) ; « L'Arbalète I », édition originale en 1958, augmentée de 33 photographies d'Ernest Scheidegger en 1960 et de *Pour jouer « Les Nègres »* en 1963.

LE FUNAMBULE avec L'ENFANT CRIMINEL, « L'Arbalète I », édition originale en 1958, nouvelle édition en 1966.

L'ATELIER D'ALBERTO GIACOMETTI, « L'Arbalète I », nouvelle édition en 1958, illustrée de 31 photographies d'Ernest Scheidegger en 1963.

LES PARAVENTS (« Folio », n° 1309 et « Folio théâtre », n° 69. *Édition présentée, établie et annotée par Michel Corvin*) ; « L'Arbalète I », édition originale en 1961, nouvelle édition en 1976.

Suite de la bibliographie en fin de volume

ŒUVRES COMPLÈTES

DE JEAN GENET

★ ★ ★

JEAN GENET

Œuvres
complètes

★ ★ ★

POMPES FUNÈBRES
LE PÊCHEUR DU SUQUET
QUERELLE DE BREST

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1953.*

Extrait de la publication

POMPES FUNÈBRES

à *Jean Decarnin*

Les journaux qui parurent à la Libération de Paris, en août 1944, dirent assez ce que furent ces journées d'héroïsme puéril, quand le corps fumait de bravoure et d'audace.

« PARIS VIVANT ! » « PARISIENS, TOUS DANS LA RUE ! » « L'ARMÉE AMÉRICAINE DÉFILE DANS PARIS. » « LES COMBATS DANS LES RUES CONTINUENT. » « LES BOCHES ONT CAPITULÉ. » « AUX BARRICADES ! » « A MORT LES TRAITRES ! »...

En compulsant les vieilles feuilles nous revoyons les visages durcis et souriants, gris de la poussière des rues, de la fatigue, d'une barbe de quatre ou cinq jours. Peu de temps après, ces journaux rappelleront les massacres hitlériens, les jeux que d'autres appellent sadiques, d'une police qui recrutait ses tortionnaires parmi les Français. Des photographies montrent encore des cadavres dépecés, mutilés, et des villages en ruine, Oradour et Montsauche, incendiés par les soldats allemands. C'est à l'intérieur de cette tragédie que se place l'événement : la mort de Jean D. qui donne prétexte à ce livre.

Quand je revins de la Morgue, où sa fiancée m'avait conduit (C'était une petite bonne de dix-huit ans, orpheline depuis l'âge de douze. Près de sa mère, elle mendiait alors dans le bois de Boulogne, offrant aux passants, avec un visage fade où seuls les yeux étaient beaux, quelques chansons, sur une voix de pauvre. Telle était déjà son humilité qu'il lui arrivait d'accepter seulement la menue monnaie parmi l'argent que donnaient les promeneuses. Elle était désolée, et si morne, qu'on voyait, en toute saison, autour d'elle les joncs rigides et les flaques d'eau pure d'un marécage. Je ne sais où Jean

l'avait pêchée, mais il l'aimait.) Quand je revins seul de la Morgue, il faisait nuit. En remontant la rue de la Chaussée-d'Antin, alors que je nageais sur des vagues de tristesse et de deuil, songeant à la mort, en levant la tête je vis au bout de cette rue se dresser un ange de pierre immense et sombre comme la nuit. Trois secondes après je comprenais que c'était la masse de l'église de la Trinité, mais pendant trois secondes j'avais senti l'horreur de ma condition, de ma pauvre impuissance en face de ce qui me semblait être dans la nuit (et moins dans la nuit parisienne d'août que dans la nuit plus épaisse de mes pensées chagrines) l'ange de la mort et la mort elle-même, aussi impossibles à fléchir qu'un rocher. Et tout à l'heure, en écrivant le mot « hitlérien », où Hitler est contenu, c'est l'église de la Trinité, toujours sombre et assez informe pour paraître l'aigle du Reich, que j'ai vue s'avancer sur moi. Pendant un très court instant, j'ai revécu les trois secondes où je fus comme médusé, effroyablement attiré par ces pierres dont j'éprouvais l'horreur, mais qu'englué mon regard ne pouvait quitter. Je sentais que *c'était mal* de regarder ainsi, avec cette insistance et cet abandon, pourtant je regardais. Il ne m'appartient pas encore de rechercher si le Führer des Allemands doit en général personnifier la mort, mais je parlerai de lui, inspiré par mon amour pour Jean, de ses soldats, et saurai peut-être le rôle secret qu'ils jouent dans mon cœur.

Je ne m'attacherai jamais assez aux conditions dans lesquelles j'écris ce livre. S'il est vrai qu'il a pour but avoué de dire la gloire de Jean D., il a peut-être des buts seconds plus imprévisibles. Écrire, c'est choisir l'un entre dix matériaux qui vous sont proposés. Je me demande pourquoi j'ai accepté de fixer par des mots tel fait plutôt qu'un autre d'égale importance. Pourquoi suis-je limité dans mon choix et me vois-je dépeindre bientôt le troisième enterrement de chacun de mes trois livres? Avant même que je connusse Jean, du bâtard de la fille-mère, j'avais choisi l'enterrement que vous lirez plus loin déguisé par les mots, maquillé, orné par eux, défiguré. Il est troublant qu'un thème macabre m'ait été offert il y a longtemps, afin que je le traite aujourd'hui et l'incorpore malgré moi à un texte chargé de décomposer le rayon lumineux, fait surtout d'amour et de douleur, que projette mon cœur désolé. J'écris ce livre auprès d'un monastère élevé tout droit au milieu des forêts, dans les roches et les ronces. Le long du torrent,

j'aime revivre les angoisses d'Erik, le beau tankiste boche, de Paulo, de Riton. J'écrirai sans précautions. Mais j'insiste encore sur l'étrangeté de ce destin qui me fit décrire au début de *Notre-Dame-des-Fleurs* un enterrement que j'allais mener selon les pompes secrètes du cœur et de l'esprit, deux ans après. Le premier ne fut pas exactement la préfiguration du second. La vie apporte ses modifications, et pourtant un même trouble (mais qui naîtrait paradoxalement de la fin d'un conflit — par exemple quand les ondes concentriques dans un étang s'écartent du point où la pierre est tombée, s'éloignent et s'atténuent, en marche vers le calme, l'eau doit éprouver, quand ce calme est atteint, une sorte de frisson qui ne se propage plus dans sa matière, mais dans son âme. Elle connaît la plénitude d'être eau). L'enterrement de Jean D. ramène dans ma bouche le cri parti d'elle, et son retour me cause ce trouble qui est dû à une paix retrouvée. Cet enterrement, cette mort, les cérémonies me bouclent dans un monument de murmures, de chuchotements à l'oreille et d'exhalaisons funèbres. Ils devaient m'apprendre mon amour et mon amitié pour Jean quand l'objet de tant d'amour et d'amitié disparaissait. Pourtant, le grand remous étant passé, je suis calme. Il semble qu'un de mes destins vienne de s'accomplir. C'est ce que parut comprendre la mère de Jean quand elle me dit :

— Vous, ça vous a exposé.

— Exposé?

Elle rangeait des livres sur le buffet. Elle hésita un peu, poussa nerveusement un volume qui buta contre la photographie de son mari, et sans me regarder elle dit une phrase dont je ne compris que les derniers mots :

— ...des bougies.

Je ne répondis rien, par paresse peut-être et, me semble-t-il, afin d'être moins vivant. En effet, chaque acte trop précis, trop explicite, me replaçait dans la vie d'où ma douleur voulait m'arracher. Je connaissais alors une honte à vivre encore quand Jean était mort et j'éprouvais une grande souffrance à remonter ainsi à ma propre surface. Néanmoins, dans mon esprit lamentable, illogique et de plus en plus porté vers le vague, ces deux mots qui concernaient sans doute les bougies du buffet s'organisèrent dans cette phrase :

— Vous vous exposez au milieu des bougies.

Ne sachant plus ce qui, dans la conversation, avait précédé

ces quelques mots, je m'étonne de retrouver le souvenir de cette affirmation, prononcée par la mère de Jean, qui me fixait :

— On dira ce qu'on voudra, la race elle revient toujours.

Je la regardai et ne dis mot. Elle avait le menton dans le creux de sa main droite mise en cornet :

— Jean tenait un peu de sa grand-mère à cause de ça.

— Oui, il aurait pu être distingué. Il était assez fin.

Son regard se détourna de moi pour la surface polie d'un dessous de plat posé sur le buffet, où elle se mirait, la tête penchée, tout en relevant ses cheveux :

— Ma mère était très distinguée. C'était une mondaine. C'est moi qui ai hérité de l'aristocratie dans la famille.

Un geste arrangeant les bougies avait déclenché cette confidence. La mère voulait me prouver qu'elle était digne d'un tel fils et son fils digne de moi.

Elle releva la tête et sans me regarder sortit en silence. Elle allait avertir Erik de mon arrivée. Jamais elle n'aima Jean dont la mort soudaine exaltait cependant sa conscience maternelle. Quatre jours après l'enterrement je reçus une lettre pour me remercier — voulait-elle me remercier de mon chagrin? — et me demander de l'aller voir. C'est la petite bonne qui vint m'ouvrir. La mère de Jean l'avait recueillie malgré son propre dégoût en face d'une bonniche et d'une fille de mendicante. Juliette me fit entrer dans le salon et sortit. J'attendis. La mère de Jean n'était plus en deuil. Elle portait une robe blanche, très décolletée, qui laissait les bras nus. C'était porter le deuil à la manière des reines. Je savais qu'elle planquait un soldat allemand, depuis l'insurrection de Paris, dans son petit logement de trois pièces, mais une émotion très voisine de la peur m'étreignait au col et au cœur quand Erik apparut à côté d'elle.

— Monsieur Genet, dit-elle, en minaudant, et en tendant sa main blanche, molle et potelée, voici mon ami.

Erik souriait. Il était pâle malgré le souvenir d'un hâle doré. Quand il s'efforçait d'être attentif, ses narines se serraient et blanchissaient. Sans que je formule la réflexion qu'il devait être d'un tempérament coléreux, en face de lui j'éprouvais cette gêne qu'on a devant un homme chez qui la rage est prête à mordre. Sans nul doute il avait été l'amant du bourreau de Berlin. Son visage était pourtant voilé d'une sorte de honte

en face de moi, et cette honte devait m'amener à le supposer dans une posture que je dirai. Il était en civil. Je vis d'abord son cou terrible qui sortait d'une chemise bleue, et ses bras musclés dans ses manches retroussées. Sa main était lourde et ferme aux ongles rongés. Il dit :

— Je sais votre amitié pour Jean...

Je fus très surpris d'entendre une voix très douce, presque humble, me parler. Le timbre était aussi rauque que celui des voix prussiennes, mais une sorte de tendresse l'amollissait quand à l'intérieur d'elle je percevais comme des notes aiguës dont on essayait de voiler — volontairement ou non — les vibrations.

Le sourire de la femme et celui du soldat étaient si durs, peut-être à cause de la raideur et de l'immobilité des plis de la bouche, que je me crus pris tout à coup dans un guet-apens, surveillé par ces sourires aussi inquiétants que la mâchoire inévitable d'un piège à loups. Nous nous assimes.

— Jean était si doux...

— Oui, monsieur. Je ne sais personne...

— Mais vous n'allez pas vous traiter de monsieur, dit la mère en riant. Voyons, vous êtes un ami. Et puis, c'est trop long. Ça oblige à des phrases interminables.

Erik et moi, nous nous regardâmes, hésitants, un instant gênés puis aussitôt, mû par je ne sais quelle force, le premier je tendis la main en souriant. En face du mien, les deux autres sourires perdirent leur cruauté. Je croisai mes jambes et une atmosphère vraiment amicale s'établit.

Erik toussa. Deux petits coups secs qui s'accordaient parfaitement avec sa pâleur.

— Vous savez qu'il est très timide.

— Il s'habituera. Je ne suis pas un monstre.

Le mot « monstre » dut être éveillé par l'écho du mot « habituera ». Était-il possible que j'accepte sans déchirement, dans ma vie intime, un de ceux contre qui Jean avait combattu jusqu'à mourir? Car la mort tranquille de ce communiste de vingt ans, descendu sur les barricades du 19 août 1944, par la balle d'un milicien charmant, orné de sa grâce et de son âge, fait honte à ma vie.

Je remâchai six secondes peut-être le mot « s'habituera » et j'éprouvai une sorte de très légère mélancolie qui ne peut s'exprimer que par l'image d'un tas de sable ou de gravats. La

délicatesse de Jean était assez proche, puisqu'elle l'évoque, de la tristesse grave qui s'exhale — en même temps qu'une odeur très particulière — des plâtras et des briques cassées, creuses ou pleines, mais d'une pâte apparemment très tendre. Le visage du gosse était friable, et le mot « habituera » vient de l'effriter. Parmi les décombres, dans les chantiers de démolition, je mets quelquefois les pieds sur ces ruines dont le rouge est adouci par la poussière, et j'ai l'impression, tant elles sont délicates, discrètes, parfumées d'humilité, de poser ma semelle sur la figure de Jean. Je le rencontrai quatre ans plus tôt, en août 1940. Il avait seize ans.

Aujourd'hui, je me fais horreur de contenir, l'ayant dévoré, le plus cher, le seul amant qui m'aimât. Je suis son tombeau. La terre n'est rien. Mort. Les verges et les vergers sortent de ma bouche. La sienne. Embaument ma poitrine si grande ouverte. Une reine-claude gonfle son silence. Les abeilles s'échappent de ses yeux, de ses orbites où les prunelles ont coulé, liquides, sous les paupières flasques. Manger un adolescent fusillé sur les barricades, dévorer un jeune héros n'est pas chose facile. Nous aimons tous le soleil. J'ai la bouche en sang, et les doigts. Avec les dents j'ai déchiqueté la chair. Habituellement, les cadavres ne saignent pas, le sien si.

Mort sur les barricades du 19 août 1944, sous les vergers de mai sa verge avait déjà ensanglanté ma bouche. Quand il était vivant sa beauté m'effrayait et la sagesse et la beauté de son langage. Alors, je désirais qu'il habitât une fosse, une tombe sombre et profonde, seule demeure digne de sa monstrueuse présence où il vivrait à genoux ou accroupi, avec un éclairage à la bougie. On irait l'interroger par une fente de la dalle. Est-ce ainsi qu'il vit en moi, expirant par ma bouche, l'anus et le nez, les odeurs que la chimie de sa putréfaction accumule en moi ?

Je l'aime encore. Incomparable avec l'amour pour une femme ou une jeune fille est l'amour d'un homme pour un adolescent. La grâce de son visage et l'élégance de son corps m'ont gagné comme une lèpre. Voici son portrait : ses cheveux étaient blonds et bouclés qu'il portait très longs. Ses yeux étaient gris, bleus ou verts, mais extraordinairement limpides. La courbe, concave, de son nez était douce, enfantine. Il portait très droite sa tête sur un cou assez long et souple. Sa bouche, petite, à la lèvre inférieure très ourlée, restait presque toujours close. Son corps était mince et flexible, son pas rapide et paresseux.

Mon cœur est lourd et succombe à la nausée. Je dégueule sur mes pieds blancs, au pied de ce tombeau qu'est mon corps dévêtu.

Erik s'était assis sur une chaise, le dos à la fenêtre où pendaient de longues guipures blanches. L'air était dense, pénible. Je devinai qu'on gardait les fenêtres toujours fermées. Les jambes du soldat étaient écartées, laissant visible le devant de bois de la chaise où il posa sa main. Le pantalon de travail en toile bleue, qu'il portait, étant trop petit pour lui, serrait ses fesses et ses cuisses. C'était peut-être un des frocs de Jean. Erik était beau. Je ne sais quoi provoqua en moi l'éclosion de cette idée qu'il gênait, d'être assis sur une chaise de paille, son « œil de Gabès ». Je me souvins d'un soir, rue des Martyrs, et en quelques secondes, je le revécus. Entre les falaises vertigineuses des maisons la rue grimpait vers un ciel d'orage attentif au chant qui montait de la marche et des gestes, enchantés avec leur histoire, du groupe de trois mômes et d'un bataillonnaire. Au passage, le filet à provisions des femmes en cheveux leur cognait les mollets.

— ...et moi j'demandais pas mieux, alors j'y ai foutu le doigt dans l'œil.

Le Joyeux prononçait œil comme ail. Les trois gosses avançant du même pas, la tête baissée, les épaules légèrement courbées, les mains dans les poches s'appuyant aux muscles des cuisses tendues, étaient un peu essoufflés par la montée. Le récit du blédard avait une présence de chair. Ils se turent. En eux éclôt un œuf d'où sortait un trouble peuplé de prudentes amours sous une moustiquaire. Leur mutisme permit au trouble, en frissonnant, de les gagner jusqu'aux moelles. Il eût fallu peu de chose pour que s'échappât de leur bouche sous l'apparence d'un chant, d'un poème ou d'un juron ces amours qui se développaient en eux pour la première fois. La gêne les rendait cassants. Le plus jeune marchait la tête droite, l'œil pur, la bouche légèrement ouverte. Il grignotait ses ongles. Sa faiblesse ne lui permettait pas d'être toujours calme ni maître de lui, mais il éprouvait une grande reconnaissance envers ceux qui, le dominant, lui apportaient la paix.

Il tourna un peu la tête. Sa bouche entrouverte était déjà une fissure par où passait toute sa tendresse et par où le monde entrait pour le posséder. Il regarda gentiment le Joyeux. Sensible, le Joyeux comprenait, souffrait de ce trouble qu'il avait

fait naître. Il rejeta fièrement sa tête en arrière, son petit pied plus sûr domina un vainqueur, il ricana un peu :

— ... Dans l'ail, que j'vous dis! dans l'aveuil!

Il traîna lourdement sur l'a pour laisser fuser l'euil. Puis, un léger silence. Et dans la fin de la phrase il mit une telle emphase que l'histoire devint la relation d'un fait relevé chez les dieux, à Gabès, ou à Gabès dans la brûlante et fastueuse contrée d'une maladie hautaine, d'une fièvre sacrée. Pierrot buta contre une pierre. Il ne dit rien. Sans bouger les poings dans ses poches mais avec son rire rauque où semblait piqué ce point bleu de tatouage qu'il portait à l'angle externe de la paupière gauche, en rejetant encore en arrière sa tête brûlée, petite, ronde et brune comme un caillou des oueds, le Joyeux ajouta :

— ...de Gabès! Dans l'œil deug Habès! Et toc!

Il n'est pas indifférent que parte mon livre, peuplé des soldats les plus vrais, sur l'expression la plus rare qui marque le soldat puni, l'être le plus travaillé confondant le guerrier avec le voleur, la guerre et le vol. Les Joyeux appellent encore « œil de bronze » ce que l'on nomme aussi « la pastille », « la rondelle », « l'oignon », le « derch », « le derjeau », « la lune », « son panier à crottes ». Plus tard, rentrés dans leurs pays, ils gardent secrètement le sacrement des Bat-d'Af, comme les princes du Pape, de l'Empereur ou du Roi s'enorgueillissent d'avoir été, il y a mille ans, simples brigands d'une bande héroïque. Le bataillonnaire pense tendrement à sa jeunesse, au soleil, aux coups des gâfes, aux girons, aux figuiers de Barbarie dont la feuille s'appelle aussi la femme du Joyeux; il pense au sable, aux marches dans le désert, au palmier flexible dont l'élégance et la vigueur sont celles mêmes de sa queue et de son môme; il pense au tombeau, au poteau d'exécution, à l'œil.

La vénération que je porte à cet endroit du corps et l'immense tendresse que j'ai accordée aux enfants qui me permirent d'y pénétrer, la grâce et la gentillesse du don de ces gosses, m'obligent à parler de tout cela avec respect. Ce n'est pas profaner le mort le mieux aimé que dire, sous l'apparence d'un poème encore imprévisible de ton, le bonheur qu'il m'offrit quand mon visage était enfoui dans une toison que ma sueur et ma salive rendaient moite, se collant en de petites mèches qui séchaient après l'amour et restaient rigides. Mes dents, déses-

péremment, y allaient parfois, et mes prunelles étaient pleines d'images qui s'organisent aujourd'hui où, au fond d'une chapelle funéraire, ange de la résurrection de la mort de Jean, que fier, hissé sur des nuages, dominait dans sa férocité le plus beau des soldats du Reich. Car c'est quelquefois l'opposé de ce qu'il fut qu'évoque l'enfant merveilleux fauché par les balles d'août, dont la pureté et la glace m'épouvantent, car elles le font plus grand que moi. Pourtant, sous l'égide de ce mort, je place mon histoire, s'il faut appeler ainsi la décomposition prismatique de mon amour et de ma douleur. Les mots de bas et de sordide n'auront aucun sens si l'on ose les appliquer au ton de ce livre que j'écris en hommage. J'aimai la violence de sa queue, son frémissement, sa taille, les boucles de ses poils, la nuque, les yeux de ce même et le trésor ultime et ténébreux, « l'œil de bronze », qu'il ne m'accorda que très tard, un mois avant sa mort environ.

Le jour de l'enterrement, à quatre heures de l'après-midi, la porte de l'église s'ouvrit sur un trou noir où je m'avançai solennellement, plutôt porté par la puissance des hautes funérailles jusqu'au sanctuaire nocturne, préparé pour un office qui est la sublime image de celui qui s'accomplit à chaque deuil de la queue débandée. Une saveur funèbre, après l'amour, a souvent empli ma bouche.

En pénétrant dans l'église :

« Il y fait noir comme dans le trou du cul d'un nègre. »

Il y faisait aussi noir et j'y pénétrai avec la même lente solennité. Au fond scintillait l'iris tabac de l'œil de Gabès, et, dans son centre, auréolé, sauvage, muet, vachement pâle, ce tankiste enculé, dieu de ma nuit, Erik Seiler.

De la porte de l'église tendue de noir, sur la poitrine d'Erik dressé au sommet d'un autel supportant toutes les fleurs d'un jardin coupé, malgré le tremblement des cierges on pouvait distinguer l'emplacement du trou mortel qu'y fera une balle tirée par un Français.

Le regard fixe je suivis le cercueil de Jean. Dans la poche de ma veste, ma main joua quelques secondes avec une petite boîte d'allumettes suédoises, cette même boîte que mes doigts tritureraient quand la mère de Jean me dit :

— Erik est Berlinoise. Je sais bien. Est-ce que je peux lui en vouloir, moi? On y est pour rien. On vient pas au monde où on voudrait.

Ne sachant comment répondre, avec mon sourcil, je fis un mouvement qui voulait dire : « Évidemment. »

La main d'Erik, entre ses cuisses, serrait le bois de la chaise. Il haussa les épaules, et me regarda, l'œil un peu inquiet. En réalité, je le voyais pour la seconde fois, et depuis longtemps je savais qu'il était l'amant de la mère de Jean. Depuis ce temps, sa force et sa vigueur compensant ce que la grâce de Jean avait, malgré une grande austérité, de trop frêle, je m'efforçai de vivre sa vie de même berlinois. Mais c'est surtout lorsque, s'étant levé, il se dirigea vers la fenêtre afin de regarder la rue. Par un geste de prudence inutile il tint devant son corps l'un des doubles rideaux de velours rouge. Il resta ainsi quelques secondes puis il se retourna sans lâcher le rideau, si bien qu'il se trouva enveloppé dans ses plis, presque complètement, et que j'eus l'image d'un des jeunes hitlériens qui défilaient à Berlin, le drapeau déployé sur l'épaule et eux-mêmes enveloppés dans les plis de l'étoffe rouge battue par le vent. Pendant une seconde, Erik fut l'un de ces gosses. Il me regarda, tourna encore une fois, d'un mouvement bref, la tête vers la fenêtre fermée où la rue s'apercevait à travers la dentelle, puis il lâcha le rideau afin de pouvoir élever son poignet pour lire l'heure. Il s'aperçut qu'il n'avait plus de montre. La mère de Jean souriait, immobile et debout auprès du buffet. Elle vit son regard — et moi-même le vis — et immédiatement tous les trois nous regardâmes dans la direction d'une petite table auprès d'un divan, où deux montres-bracelets étaient posées l'une auprès de l'autre. Je rougis :

— Tiens, elle est là, ta montre.

La mère alla chercher la plus petite et l'apporta au soldat. Il la prit sans dire un mot, et la mit dans sa poche.

La femme ne vit pas le coup d'œil qu'il lui lança et moi-même je n'en compris pas le sens. Il dit :

— Tout est perdu.

Je pensais que tout était perdu pour lui, pour moi et pour la mère de Jean, néanmoins je dis :

— Mais non, rien n'est perdu.

Cette réponse était évidente, mais je la pensais à peine puisque, parti de l'image d'Erik dans les plis du rideau, j'étais en train de remonter jusqu'à son enfance, de la revivre à sa place. Il se rassit sur sa chaise, bougea, se releva, et se rassit une troisième fois. Je savais qu'il détestait Jean dont la sévérité n'ac-

nrf



9 782070 227259



53-1 A 22725

ISBN 2-07-022725-1

Extrait de la publication